



Académie des sciences d'outre-mer

Les recensions de l'Académie ¹

Les souffles de l'aurore : acculturations et modernités au Liban et au Proche-Orient : de Sanchuniathon de Béryte à Gibran Khalil Gibran / Sobhi Habchi
éd. J. Maisonneuve, 2015
cote : 60.452

M. Sobhi Habchi, né au Liban en 1948 près de Baalbek, ancienne colonie de vétérans romains, est docteur d'État ès Lettres de la Sorbonne Nouvelle. Il a assuré pendant dix ans un séminaire de poétiques comparées Orient-Occident à Paris III et à Paris IV et est chercheur, honoraire depuis un an, au CNRS. Son immense culture bilingue en arabe et en français, mais aussi son œuvre de poète dans ces deux langues, lui ont permis, dans ses recherches comparatives, d'être aussi à l'aise dans la connaissance de la littérature arabe classique et moderne comme dans celle de la littérature française médiévale, classique et moderne. La richesse de ses notes et de sa bibliographie montre bien que rien ne lui échappe de ce qu'ont écrit ses prédécesseurs et ses collègues. Dans un précédent ouvrage de Sobhi Habchi, *Logique de la Poésie entre Orient et Occident* (Paris, Jean Maisonneuve 2011), Michel Blay, directeur de recherche au CNRS, soulignant dans une postface la « solide érudition » de son collègue, critique, poète et comparatiste, révélait que « le paysage où nous entraîne Sobhi Habchi est la Méditerranée dans son ensemble ». Dans le sous-titre des *Souffles de l'Aurore*, la mention de l'auteur de la *Cosmogonie poétique* (XIV^e siècle avant J.C.), Sanchuniathon, prêtre phénicien de Béryte, qui inspira Hésiode, montre bien l'influence de l'Orient sur l'Occident tandis que celle de Gibran, né au Liban, émigré à Boston, rappelle les emprunts littéraires de l'Orient à l'Occident.

L'auteur propose (page 94) qu'on tienne « ses pages pour une sorte d'introduction qui porte essentiellement sur le rôle des échanges culturels et esthétiques, entre l'Orient et l'Occident entre 1870 et 1970 » et sur l'influence des courants littéraires étrangers, en particulier français, sur la poétique du Liban et du monde arabe. Si son œuvre poétique arabophone est publiée au Liban dans des revues littéraires ou des quotidiens, Sobhi Habchi a publié régulièrement ses poèmes en français à Paris. Ainsi entre autre, *Age de guerre et autres thrènes* (L'Harmattan, 1997), *Soif aux pays des sources et prières rebelles* (Jean Maisonneuve, 2011), *Comme une brume sur une île* (Jean Maisonneuve, 2012), *La Mort doit attendre* (Jean Maisonneuve, 2015). Dans *Souffles de l'Aurore*, pages 85 à 89, il présente la traduction de plusieurs de ses poèmes en dialectal libanais. Même, dans le premier chapitre *Pourquoi j'écris*, rédigé comme un poème en prose, certaines phrases gardent un souffle épique: « En ces temps découverts et troubles, comment ne pas te voir au cœur de Babylone » ou « Les guerres qui s'allument au nom de Dieu doivent s'éteindre au nom de l'homme ».

1

Les recensions de l'Académie de [Académie des sciences d'outre-mer](#) est mis à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 non transcrit](#).
Basé(e) sur une œuvre à www.academieoutremer.fr.



Académie des sciences d'outre-mer

Poéticien, il juge que « la poésie est victime de l'association quasi automatique des mots ainsi que des clichés et stéréotypes sociaux de la mémoire » (page 132). Avec lui, la littérature de son pays est à l'honneur; le grand Taha Hussein l'avait proclamé dans un discours de 1948 alors qu'il était Ministre égyptien de l'Enseignement: « La littérature arabe doit au Liban sa renaissance ». Aussi découvre-t-on, aux côtés de l'immense Gibran Khalil Gibran, dont le chef-d'œuvre *Le Prophète* est le deuxième livre de la littérature arabe le plus lu après le Coran, Rachid Nakhlé, Michel Trad, Talal Haidar ou Antoine Malek Tawk cité pour ses vers plaisants: « Depuis quand les épines se vendent ? / Juste depuis le jour où l'on a commencé / A vendre des roses».

Comparatiste éminent, Sobhi Habchi l'est par son bilinguisme exceptionnel ; il est fier de sa langue maternelle « L'arabe est la langue de mon patrimoine oriental, le phénicien, l'araméen et le syriaque » (p. 26). D'autre part, poursuit-il, « Écrire en deux langues n'est jamais un double langage; c'est une voie fortunée pour la création poétique et littéraire » (p. 26) et comme le dit Cioran « On n'habite pas un pays, on habite une langue » (p. 47). Maronite et arabophone, il tient à rappeler qu'« il écrit en arabe pour dire aux Arabes qu'aucune langue n'est sacrée et que, comme le dit Ibn Arabi, l'homme est le but noble de l'existence » (p. 41). Aussi, continue-t-il « Il faut que la langue arabe soit d'abord une langue humaine » (p. 45); elle n'est pas seulement la langue du Coran car « dans le Coran, quand le sacré est primordial, le profane est sacrifié » (p. 44) et il faut « regretter les difficultés de l'Orient à accepter l'Autre au nom... d'une religion devenue idéologie » (p. 106). Il analyse ces difficultés comme inhérentes à « la peur des Arabes du paganisme ou de la mythologie à l'opposé même de leur vision monothéiste du monde » (p. 135). Et de citer Claude Lévy-Strauss parlant de l'islam : « Le seul moyen pour eux de se mettre à l'abri du doute et de l'humiliation consiste dans une néantisation d'autrui, considéré comme témoin d'une autre foi » (p. 106). Pour notre auteur, « Le Moyen-Age est l'époque la plus poreuse de l'Occident; les traditions s'y mêlent, Byzance, l'Antiquité, l'islam, les légendes celtes, les fables orientales, et pourtant tout y est transformé » (p. 42).

L'historien hollandais Cornelis Petrus Tiele, auteur d'une *Histoire comparée des anciennes religions de l'Égypte et des peuples sémitiques* (Paris, Fischbaker, 1882) estimait déjà qu' « il est impossible de comprendre certains mythes grecs si l'on ne connaît pas la religion des Phéniciens » (page 7). Constatant l'anémie spirituelle de la littérature orientale au XIX^e siècle et au début du XX^e, « pas de nouveau Yunus Emre (Turquie), de Hafez, de Saadi, d'Attar (Iran) ou de Roumi (Turquie), d'Homère ou de Pindare... il rend responsable la décadence ottomane pour l'imitation servile des archétypes » (p. 100 et 101). C'est ainsi que « la poésie persane mimait la poésie classique arabe en oubliant l'*Avesta* ou le *Chahnameh* de Firdowsi » (p. 102). C'est alors que « la littérature et la poésie françaises vont procurer à ces patrimoines orientaux de nouveaux souffles » (p. 103); de ce fait, le Liban, placé entre arabité et occidentalisation, jouera un très grand rôle dans cette influence occidentale, en grande partie française, sur l'Orient mais sans que les écrivains orientaux renoncent à leur origine, comme Gibran Khalil Gibran le martèle : « Quoi qu'exilé, je reste levantin de tempérament, syrien de tendances et libanais de sentiments » (p. 164). C'est précisément en s'appuyant sur ces mêmes origines que Sobhi Habchi est devenu un de nos meilleurs comparatistes. Cet ouvrage est l'un des nombreux témoignages de la double culture d'un universitaire qui honore la France et le Liban.



Académie des sciences d'outre-mer

On lui saura gré d'avoir complété son livre par une volumineuse bibliographie reprenant l'ensemble des ouvrages et des articles des auteurs cités (pages 171 à 222), d'un index très pratique des noms d'auteurs (pages 223 à 236) ; la bibliographie de l'auteur apparaît page 239.

Christian Lochon